



Elephant

Gus Van Sant, Etats-Unis, 2003

Voici une proposition d'analyse intéressante complémentaire à l'analyse qui va suivre :

<http://www.cadrage.net/films/elephant/elephant.html>

Introduction

Gus Van Sant donne avec *Elephant* une approche de la tragédie de Columbine, où deux jeunes ont méthodiquement massacré leurs camarades et certains adultes. Son approche n'est pas directe. Même s'il s'inspire des faits réels, il ne prend pas les noms des vrais protagonistes de cette tragédie.

Gus van Sant prend des parti pris esthétiques radicaux, d'une grande sobriété dans le fond et dans la forme. Son approche n'est pas de faire réagir le spectateur de manière viscérale au problème. Il ne nous prend pas en otage par l'émotion pour faire passer un message anti port d'arme, par exemple. Il décortique ce drame pour en donner une approche complexe, loin du manichéisme d'une réflexion purement émotionnelle. Pour se faire, il va faire un portrait d'un lycée américain qu'il va comparer à une jungle à travers un réseau symbolique permanent...

Partis pris esthétiques

Le film est choral, en ce sens que l'on ne suit pas un héros mais plusieurs personnages, isolés (John, Elias, Benny, Alex...) ou en groupes (Eric et Alex, le trio d'adolescentes ...). Il y a donc plusieurs points de vue à l'œuvre. D'un point de vue narratif, il est toujours compliqué de multiplier les personnages, de peur de perdre le spectateur. Gus Van Sant utilise ici des codes de représentation très marqués.

John : jaune (cheveux/t-shirt) - symbole : taureau

Benny : noir (peau) - jaune (T-shirt)

Elias : noir (blouson) - logo blanc "Elias" - appareil photo

Nathan : rouge et blanc - La croix blanche

Alex : t-shirt "triumph" avec un arc de triomphe

Michelle : survêtement avec le tigre

...

L'autre problème est le rapport au temps. Suivre plusieurs personnages de manière distincte suppose de solides repères temporels. C'est donc à dessein que nous voyons certaines scènes jusqu'à 3 fois (Elias, John et Michelle), mais par des points de vue différents. Le spectateur est sans cesse ramené, en changeant de personnage, à un retour en arrière pour connaître les relations entre les différents protagonistes, leur position dans l'espace (immense) du lycée. La dernière partie étant exclusivement réservée à Alex et Eric pour leur tuerie et leur flash-back. En effet, ce sont les seuls personnages qui sont montrés à la fois dans le présent du drame, mais aussi dans le passé, et plus particulièrement ce qui concerne la préparation du massacre.



La mise en scène se caractérise par une caméra très mobile qui suit les protagonistes dans leur déambulation à travers le lycée. Les filmant de dos, de profil ou de face, dans des travellings (avants, latéraux, arrières) souples typiques de la steadycam (*voir ci-contre*). On retrouve notamment cette technique dans les célèbres plans de ***Shining*** de Stanley Kubrick où l'enfant fait du tricycle dans les couloirs labyrinthiques de l'hôtel.

Ce type de mise en scène en longs plans séquences permet d'épouser le point de vue du protagoniste et donne un caractère crédible à ce qui se passe. Elle permet de donner, de manière phénoménologique, un ordre de grandeur à l'établissement (immense). Mais elle donne une certaine distance, à la manière du style Kubrick (une référence importante pour Gus Van Sant).

La crédibilité de la mise en scène, sa sobriété n'excluent pas une tension, une attente qui vont s'accroître au fur et à mesure de ces déambulations. Le spectateur sait, dans la plupart des cas, que l'on parle du massacre de Columbine. Les enjeux narratifs sont alors multiples : il faut repérer qui va procéder au massacre, qui en seront les victimes, quels peuvent être les motivations de chacun. Et Gus Van Sant va prendre à contre-pied plusieurs concepts hollywoodiens (Alex, le méchant est d'abord une victime, Benny aurait pu stopper le massacre, mais Eric l'a repéré avant...), c'est à dire que les petites lois du genre, comme les méchants sont toujours punis, et les gentils récompensés sont malmenées à la manière de Michael Haneke (***Funny Games***, ***Benny's video***, dont le héros est un frère jumeau d'Alex).

Un réseau symbolique

La profusion d'animaux (sur les tenues vestimentaires, les draps d'Alex, la comptine chantée par Alex dans la cantine à la fin du film) plus ou moins exotiques (éléphant, tigre, taureau) fait souvent référence à un zoo, je préfère une allusion à la loi de la jungle, où l'on trouve des animaux solitaires, d'autres circulant en meute, et où les plus forts survivent. La dernière chanson (voir ci-dessous), comme le tigre, caractérise Alex. A force de s'amuser de lui, Nathan a réveillé le côté prédateur de l'élève timide du fond de classe.

*"Eeny, meeny, miny, moe
Catch a tiger by the toe
If he hollers let him go,
Eeny, meeny, miny, moe."*

Le taureau sur John est un clin d'œil mythologique au Minotaure et à l'ambiguïté de départ sur l'identité des futurs meurtriers. Associer John à un labyrinthe (lycée) et au Minotaure (amateur de chaire fraîche), est comme une sorte de tribu, de sacrifice nécessaire à un monstre païen.

Des relations équilibrées

Il existe toute une sorte d'équilibre dans les relations de ce film.

Alex et Michelle

Ainsi Alex et Michelle sont deux victimes de sexes opposés des mesquineries adolescentes. Ils sont moqués par leurs camarades. Tous deux se renferment sur eux, avarés de paroles. Pourtant leurs réactions sont opposées. L'une est constructive et l'autre destructeur.

Alex et Elias

Deux portraits aux antipodes l'un de l'autre. Elias est d'un contact facile. Par son appareil photo, il se crée des liens sociaux, il croise des personnes amicales et s'arrête souvent pour parler avec elles. Il est ouvert, curieux des autres. Alex est solitaire, dans sa bulle, renfermé sur lui-même. Il a un côté artiste aussi (dessins, musique...) mais il ne le communique pas.

Alex et Nathan

Ce sont un peu les Edward et Jim d'*Edward aux mains d'argent* de Tim Burton. Le premier *flashback* explique la raison principale de leurs relations. Nathan est lié au monde du sport, de la supériorité physique, du succès auprès des filles... A rebours d'Alex le refoulé. Le film se termine justement sur lui.

Acadia et le trio d'adolescentes

Où comment la notion de groupe peut amener l'ouverture, l'échange (discussion homo-hétéro) contre une meute où l'on divise l'intelligence par 3.

La Bande sonore

Gus Van Sant a travaillé sur des bulles subjectives pour les différents protagonistes, notamment Elias, qui semble le plus épanoui. Il est entouré d'une ambiance aux consonances indiennes, free jazz... Alex est lié à Beethoven (*Lettre à Elise*). A l'image du héros d'*Orange mécanique*, Alex, lui aussi, qui ne concevait pas une bonne petite bagarre sans écouter le grand maître Beethoven. La bande sonore illustre bien son mal être, notamment lors de la séquence de la cantine où le brouhaha des autres élèves le perturbe.

Les oiseaux que l'on entend à la fin sont assez énigmatiques, mais lorsqu'Eric vient déranger la pause d'Alex dans la cantine, les paroles d'Eric sont superposées à des pépiements d'oiseaux, qui matérialisent sans doute le désagrément qu'elles provoquent chez Alex qui tire alors sur Eric.

A noter, un grand travail sur le son hors-champ.

Conclusion

Par des dispositifs très contraignants, Gus Van Sant réussit à rendre toute la complexité de la situation sans pathos superflu. C'est une reconstruction de la pensée, très symbolique, mais aussi très crédible. Sur le même thème, Michael Moore, dans *Bowling for Columbine*, a voulu rendre compte de ce drame avec des images réelles (vidéosurveillance, extraits d'appels téléphoniques) et en trouver l'origine, notamment, dans le problème du port d'arme.

Dans *Elephant*, le problème est plus humain. Les défaillances sont moins manichéennes. Elle a presque un caractère inévitable, un destin immuable, irréversible (beaucoup de parallèles sont d'ailleurs possibles avec le film de Gaspard Noé, *Irréversible*).